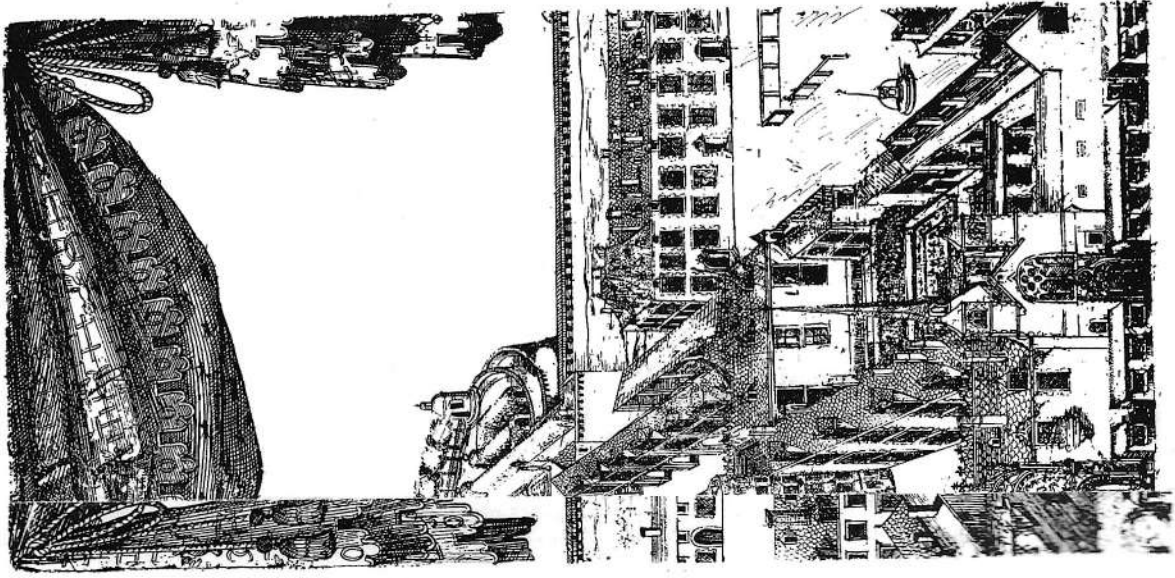


modeste édifice du x^v^e siècle, construite entre les années 1436 et 1454, fut démolie en 1863 pour être remplacée par une basilique de grandes dimensions de style néo-gothique, de valeur artistique très discutable. Seuls demeurent quelques morceaux de sculpture au Musée historique lorrain et dans la nouvelle église. Il faut signaler ici un important bas-relief représentant la Cène, dû à Florent Drouin le jeune, inspiré du célèbre tableau de Léonard de Vinci, qui se trouvait derrière l'autel et qui était surmonté, avant l'année 1759, d'une Résurrection. Cette œuvre considérable avait été donnée en 1582 par Didier Bourgeois, conseiller d'État, receveur général du duché de Lorraine. On la voit aujourd'hui au Musée lorrain.

L'église du prieuré Notre-Dame, qui était devenue paroissiale en 1593, fut détruite pendant la Révolution. Le portail a pu être sauvé : il se trouve aujourd'hui, tout près de Nancy, au château de Remicourt. C'est un beau spécimen de porte romane, en plein cintre, dont les voûtures sont décorées notamment d'une suite de rosaces, motif très commun dans la région.

LE PALAIS DUCAL

Histoire. — Le palais ducal est aujourd'hui fort mutilé. Ce qui en subsiste n'est plus que le témoin d'un monument qui fut important. Nous avons dit qu'au xiv^e siècle le château des ducs de Lorraine fut reconstruit à l'emplacement du palais actuel. De ce château nous ne savons que fort peu de chose. Il subit de graves dommages pendant les guerres de Bourgogne et lors des sièges que Charles le Téméraire fit subir à la cité. Lorsque René II revint dans sa capitale, « à la cour ne put logier, dit la *Chronique de Lorraine*, parce qu'elle estoit toute désolée, en plusieurs lieux on avoit pris le bois pour chauffer ceux qui en la



Deruet sculp.

garnison estoient ». Néanmoins le duc ne fit alors que des réparations à son château. C'est à la fin de son règne, à partir de l'année 1504, qu'il entreprit de le reconstruire complètement. Les travaux se poursuivirent pendant de longues années sous les règnes d'Antoine, François et Charles III.

L'aspect de l'ancien palais nous est connu grâce à la vue cavalière que Deruet en grava au ^{xvii}^e siècle, avant qu'il ne fût amoindri. Il comprenait un vaste bâtiment, en bordure de la grande rue, qui était flanqué, au sud, par l'église collégiale Saint-Georges, construite au ^{xiv}^e siècle et où l'on voyait plusieurs tombeaux de ducs de Lorraine et celui de Charles le Téméraire, dû à Claude Crocq, et, au nord, par l'église des Cordeliers, à laquelle il était relié par une galerie.

Le bâtiment qui se dressait sur la grande rue comprenait alors deux parties, d'une égale hauteur, qui se différenciaient seulement par leurs croisées. Derrière la partie nord, dont le premier étage était occupé en toute sa longueur par le palais ducal, se trouvait la cour d'honneur, qui était bordée, au sud et au nord, par deux ailes latérales et, à l'ouest, par le « maître corps de logis », qui abritait les appartements ducaux. Deux escaliers étaient logés dans les angles nord-ouest et sud-est de cette cour, l'escalier de l'horloge, le « gros avix de l'horloge », qui subsiste encore, et un autre escalier, beaucoup plus important, enfoncé dans une tour circulaire de grand diamètre, que l'on appelait le « rond », singulière construction éclairée par cinq rangées de petites fenêtres disposées selon la courbe hélicoïdale de l'escalier.

Au rez-de-chaussée du « maître corps de logis » et du bâtiment de façade, sur la cour, étaient ouvertes des galeries (les arcades du maître corps de logis étaient en cintre surbaissé). L'aile latérale sud fut construite sous le règne de René II († 1508), la porterie et la plupart

des autres bâtiments furent élevés sous le règne d'Annoie. Les premiers travaux furent dirigés jusqu'en 1522 au moins par Jacques de Vaucouleurs, maître maçon du duché de Lorraine. La partie nord du bâtiment de façade, qui se trouve au delà de la tour de l'horloge, fut refaite sous le règne de Charles III, on y établit la « salle neuve », qui fut dès lors la plus grande salle du palais, et on suréleva en même temps le corps de logis principal.

Derrière le palais s'étendaient les jardins, les parterres ; le parterre d'en bas, qui correspondait à l'actuel parc du Gouvernement, venait buter contre les fortifications, au niveau du bastion Notre-Dame. Sur le bastion, à un niveau supérieur par conséquent, était établi le parterre d'en haut, qui est remplacé aujourd'hui par l'allée et les jardins anglais de la Pépinière. La gravure de Deruet et surtout une célèbre planche de Callot nous ont conservé l'image des parterres, tels qu'ils furent dessinés en 1609 par Metzeau, architecte du roi de France, et réalisés en 1612 par Hector Harant, jardinier de Leurs Altesses. Les massifs, dessinés à l'italienne, étaient ornés de plantes très recherchées. Dans le parterre d'en haut se trouvaient trois kiosques de verdure réunis par des rangées d'espaliers. Une rampe à double volée donnait accès au parterre d'en haut ; elle était décorée de statues mythologiques, Diane, Jupiter, Flore, Hercule, etc., qui furent livrées en 1616 par le sculpteur Siméon Drouin.

Le palais avait de nombreuses dépendances, surtout du côté de la Carrière ; c'est là notamment qu'avait été construit le jeu de paume, sur les plans de celui du Louvre. Un ingénieur, Claudin Marjollet, était allé spécialement à Paris, en 1560, pour en relever les plans. Le « château ducal » formait un ensemble imposant, dont les anciens historographes vantent naïvement la beauté. « Il ne se peut voir maison de prince plus logeable que celle à présent d'un duc de Lorraine », dit Aubéry, secrétaire du duc Henri II.

De fait, les ducs avaient consacré de très grosses sommes à son embellissement. De nombreux artistes, et surtout des peintres, y travaillèrent ; Médard Chuppin, Denis Saulcy, Claudin Crocq, Bellange, etc., y représentèrent des scènes mythologiques ou familiales. De somptueuses tapisseries dont un assez grand nombre sont conservées aujourd'hui à Vienne et quelques-unes au Musée historique lorrain. Nous n'avons, pour nous donner une idée de ce que pouvait être l'ornementation des salles du château, que les très belles planches de la pompe funèbre du duc Charles III († 1608), dessinées par La Ruelle et La Hière, gravées par Brentel, dont un exemplaire enluminé se trouve à la Bibliothèque nationale de Vienne. Deux planches sont, de ce point de vue, particulièrement précieuses : la « perspective » de la salle neuve et celle de la chambre du duc.

Lorsque Léopold revint en Lorraine en 1698, il ne trouva pas de son goût la maison de ses pères. Il voulut transformer le palais ; il apporta d'abord des modifications à son économie intérieure. Il convertit la « salle neuve » en salle de spectacle, lui causant ainsi de grands dommages ; il suréleva l'extrémité nord de la façade pour y établir des logements. Puis, méprisant le « gothique », il entreprit la construction d'un palais neuf, du côté de la Carrière. Pour cela, il fit abattre le corps de logis principal qui fermait la cour d'honneur du côté des remparts, l'aile sud et le cheeur de l'église Saint-Georges. Il chargea le fameux Boffrand, élève de Jules Hardouin-Mansart, qui lui avait déjà donné les plans du château de la Malgrange et dont il avait fait son premier architecte, d'édifier le nouveau Louvre. Boffrand conçut un édifice monumental qui, commencé en 1717 et construit sous la surveillance des architectes Guesnon et Révérend, ne fut jamais achevé.

Léopold séjourna peu à Nancy. La ville fut occupée par les troupes françaises en 1702 ; le duc quitta la ville ; il y

revint en 1714, mais il abandonna complètement sa capitale à partir de 1723. Il résida continuellement alors dans ses châteaux, et spécialement à Lunéville. Depuis cette époque, le palais ne fut plus occupé par la famille ducal. Le roi Stanislas abandonna à la ville, en 1739, « l'emplacement du vieil et du nouveau château ». On démolit plusieurs bâtiments qui subsistaient encore et la nef de l'église Saint-Georges, qui disparaissait ainsi complètement — en 1742, la collégiale fut réunie au chapitre primitif, dont nous parlerons —. En 1745, on abattit le Louvre de Léopold lui-même et, à sa place, on construisit le palais de l'Intendance, qui devait terminer, de ce côté, la nouvelle Carrière que l'on établissait alors.

Il ne restait donc du vieux palais que le bâtiment qui bordait la grand'rue. Les logements établis par Léopold au nord abritèrent les officiers de la garnison. Le rez-de-chaussée de la partie sud et la galerie que l'on mura furent occupés par les écuries et la galerie des Cerfs servit de grenier à foin. La Révolution épargna ces locaux qui avaient une destination des plus humbles. Seule, la porterie subit quelques mutilations. Au xix^e siècle, une gendarmerie fut installée dans ce palais et les chevaux des officiers furent remplacés par les chevaux des gendarmes. Il fallut l'obstination de patriotes lorrains, qui venaient de fonder la Société d'archéologie lorraine, pour que la partie ancienne du palais eût enfin une destination digne d'elle. La galerie des Cerfs, le vestibule, la galerie et les salles voisines, restaurés par Boeswillwald, devinrent le siège du Musée historique lorrain, nouvellement fondé. L'autre partie du palais, celle qui avait été mutilée par Léopold, demeura occupée par la caserne de gendarmerie. Elle prit feu accidentellement en 1871 ; l'incendie gagna rapidement le musée et fit d'importants ravages. Le bâtiment fut très éprouvé. Il fut alors habilement réparé par Boeswillwald et un nouveau Musée lorrain se constitua. La partie que

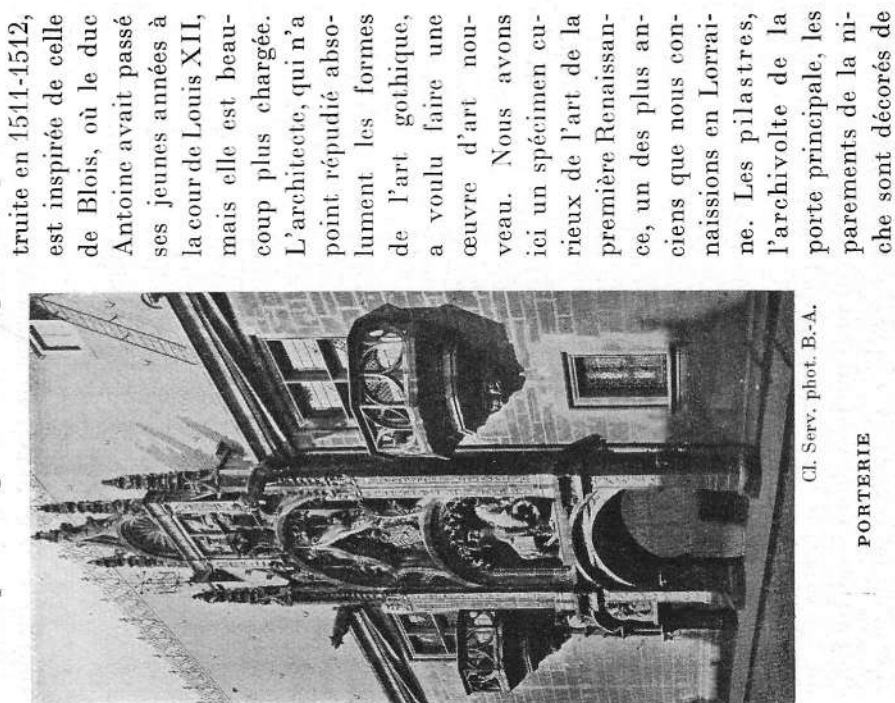
Léopold avait si profondément modifiée fut reconstruite par l'architecte Morey, qui s'efforça de lui donner l'aspect d'un palais Renaissance, en s'inspirant peu fidèlement des dessins de Deruet. Son pastiche, qui ne s'harmonise pas avec les bâtiments anciens qu'il continue, est du plus déplorable effet.

Description des bâtiments. — Ainsi, du majestueux palais, construit au xv^e siècle, il ne reste aujourd'hui que bien peu de chose : la moitié du bâtiment de façade et la porterie. C'est encore un édifice gothique. Il ne comprend qu'un étage ; il est surmonté d'un toit très aigu, couronné par une jolie grille de cuivre reconstituée d'après les dessins anciens, toit dont le bord est souligné d'une torsade qui supporte les gargouilles. De petites fenêtres à croisées de pierre sont percées au premier étage ; quelques balcons en encorbellement décorés de soufflets rompent la monotonie de ce long mur. Les fenêtres du rez-de-chaussée ont été refaites à l'époque moderne. L'entrée se trouve au sud, à l'extrémité du bâtiment, à proximité de la place Saint-Évre.

La porterie est un monument très important. Le portail principal en plein cintre est légèrement en saillie sur la façade. Les pilastres qui le flanquent supportent une niche au cintre surbaissé orné de redents tréflés, qui a presque la même largeur que la porte et qui abrite la statue équestre du duc Antoine ; cette niche est elle-même surmontée de deux gables superposés, accostés de pilastres, qui se prolongent presque jusqu'au niveau du faite du toit. Le premier de ces gables, de facture gothique, décoré de feuilles de choux, encadre les armoiries du duc Antoine. Le second, de forme rectangulaire, terminé par une coquille amortie carrément, est orné de deux bustes de guerriers affrontés. À gauche de ce portail, ouvre une porte basse, dite porte Masco, du nom d'un ours du duc

Léopold qui la gardait ; sur son tympan, amorti en accolade, sont sculptées les armoiries ducales soutenues par deux génies.

La disposition générale de la porterie, qui a été cons-



Cl. Serv. phot. B.-A.

PORTERIE

motifs Renaissance : trophées d'armes, rinceaux, médaillons, feuillages stylisés, coquilles, poissons fantastiques. Cependant, maints éléments gothiques se rencontrent encore et la fantaisie n'a point perdu ses droits : sur les pinacles et les gâbles on voit un bœuf qui prêche dans

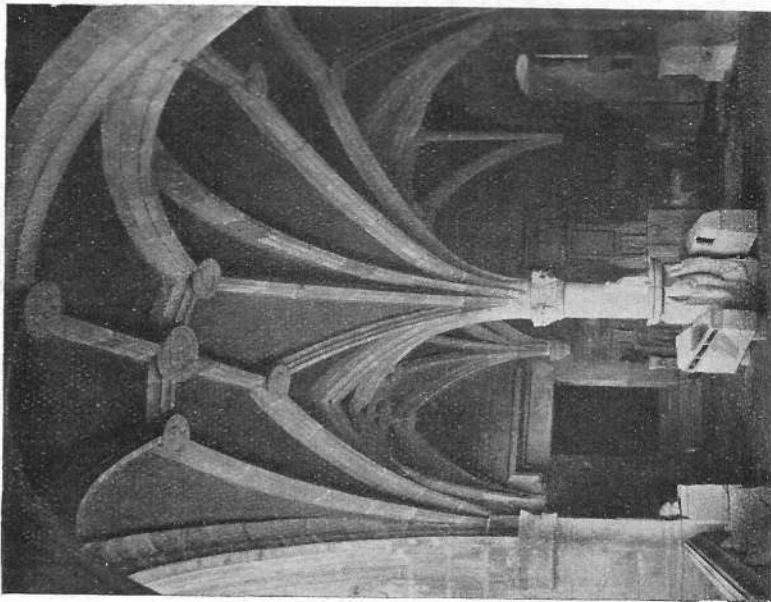
une chaire, un autre qui tient un étendard, un grotesque, etc.

A qui sont dues ces sculptures ? Les comptes nous apprennent que la statue du duc Antoine avait été sculptée par Mansuy Gauvain, l'imagier habituel de la maison de Lorraine. Cette statue a été malheureusement détruite pendant la Révolution, comme le Louis XII de la porterie de Blois ; la statue actuelle est l'œuvre de Giordano Viani (1851) ; c'est une reconstitution qui ne pouvait être très fidèle, puisque l'unique image qui nous en est conservée est très imprécise — elle figure sur une des planches de la pompe funèbre de Charles III. Comme nous le constatons, la Vierge de Bon-Secours, œuvre du même Mansuy Gauvain, est encore très médiévale. On aimerait savoir quel est l'auteur des sculptures décoratives de la porterie, qui sont, elles, très marquées d'italianisme. Les comptes de la construction du palais nous le laissent ignorer.

La façade intérieure du palais qui donnait autrefois sur la cour d'honneur est constituée à sa partie inférieure par une série d'arcades, les deux premières au sud donnent sur le vestibule d'entrée, les sept autres sur une galerie qui borde les logements du rez-de-chaussée ; ces arcades en tiers-point, au profil ondulé, sont séparées les unes des autres par des contreforts qui, de plan rectangulaire à leur partie inférieure, passent, au niveau de la naissance des arcades, au plan triangulaire et se terminent par des clochetons au niveau des combles. La décoration est semblable à celle de la porterie. Chaque face de la base se termine par une accolade qui encadre une coquille, habile parti pour ménager le passage du plan carré au plan rectangulaire.

Au-dessus de chaque arcade ouvre une fenêtre à croisée de pierre. Au niveau de l'appui des fenêtres et le long de tout l'édifice court une corniche qui est coupée par les

contreforts. Au-dessous de chaque contrefort, une gargouille rejette les eaux du toit ; toutes ces gargouilles sont modernes. Dans chacun des écoinçons des arcades



Cl. Serv. phot. B.-A.

VESTIBULE

sont sculptés des médaillons représentant des têtes vues de profil, qui ont été reconstitués après l'incendie.

Le vestibule sur lequel ouvre la porterie est voûté de quatre ogives à liernes et tiercerons d'inégales portées, qui retombent sur un pilier central dont la base circulaire est très élevée et le chapiteau de style Renaissance. Les

deux ogives est ont la largeur de la galerie qui fait suite au vestibule, de sorte qu'elles sont très barlongues. D'autre part, les ogives nord sont beaucoup plus allongées que celles du sud, afin de dégager l'accès de la porte. Les clefs de voûte sont décorées de médaillons où l'on reconnaît la représentation du roi René et du duc Antoine, avec en exergue la devise : « Espérance ». La galerie est, elle aussi, voûtée d'ogives, qui s'appuient à l'ouest sur les murs extérieurs des salles voisines et à l'est sur les piles qui supportent les arcades. Ces piles, semi-circulaires sur leurs faces latérales, et planes sur leur face intérieure, portent des chapiteaux à décoration Renaissance, feuillages enroulés où sont posés des enfants ou de petits animaux, palmettes, etc.

Cette galerie conduit à l'escalier de l'horloge — une horloge y avait été installée au xvi^e siècle. L'escalier, qui est une vis très large contournant un noyau de fort diamètre, est enfermé dans une tour carrée, sommée d'une flèche aiguë qui, disparue au xviii^e siècle, a été restaurée après l'incendie de 1871. La cage de l'escalier est, à l'intérieur, de plan circulaire, et on a ménagé à chaque coin de la tour des niches triangulaires qui ouvrent sur elle par des arcades en cintre surbaissé.

Le premier étage est occupé par l'ancienne galerie des Cerfs, vaste vaisseau de cinquante-cinq mètres, dont le lambris en berceau, qui a été complètement refait, est naturellement dépourvu de ses décorations anciennes. Sur ce berceau, naguère était peint le ciel et, dans les embrasures des fenêtres, se trouvaient les armes et les chiffres du duc Antoine et de Renée de Bourbon, sa femme, dont des vestiges subsistaient encore vers 1850. Cette salle était une des plus considérables du palais, après la « salle neuve ».